



**HAL**  
open science

## Les premières lectrices et annotatrices de Shakespeare (XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle)

Jean-Christophe Mayer

### ► To cite this version:

Jean-Christophe Mayer. Les premières lectrices et annotatrices de Shakespeare (XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle). Thierry Verdier et Charlotte Chenetier. Portraits de Femmes à la Renaissance “ Les 9<sup>e</sup> rencontres de Bournazel ”, Presses Universitaires de la Méditerranée et Éditions du Buisson, A paraître. halshs-03768441v2

**HAL Id: halshs-03768441**

**<https://shs.hal.science/halshs-03768441v2>**

Submitted on 11 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## LES PREMIÈRES LECTRICES ET ANNOTATRICES DE SHAKESPEARE (XVI<sup>E</sup> AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE)

© JEAN-CHRISTOPHE MAYER

### INTRODUCTION : LA QUESTION DE L'ALPHABÉTISATION DES FEMMES

« Du plus apte à celui qui sait à peine épeler : Voilà où vous êtes comptés »<sup>1</sup>, écrivirent John Heminges et Henry Condell - comédiens de la troupe de Shakespeare - dans leur préface adressée « Aux lecteurs dans leur grande Variété » (« To the great Variety of Readers »), parue dans le premier in-folio des œuvres de Shakespeare (sig. A3r) publié en 1623

Au regard du taux d'alphabétisation mis en avant par certains historiens de la période, il est évidemment difficile de croire que les affirmations des éditeurs du premier in-folio soient autre chose que des vœux pieux. En effet, à quelques nuances près, les enquêtes quantitatives, comme celles réalisées par David Cressy dans les années 1980<sup>2</sup>, et portant en partie sur l'alphabétisation des femmes, tendent, comme l'écrit, l'historien Robert Houston, à dresser un tableau sombre d'un monde dans lequel « la maîtrise de l'écriture était, de manière disproportionnée, entre les mains des hommes des classes moyennes et supérieures »<sup>3</sup>. Cependant, comme le fait observer l'historien du livre Christopher Burlinson, il fut très commode pour « les chercheurs d'utiliser la rareté des écrits imprimés féminins pour sous-estimer l'alphabétisation des femmes », alors que « les écrits des femmes de la première modernité [...] sont beaucoup plus largement représentés dans les manuscrits que dans les livres imprimés »<sup>4</sup>.

Il est clair que l'analphabétisme et l'illettrisme touchaient davantage les femmes du fait même de la nature des sociétés dans lesquelles elles vivaient, mais il ne faut pas non plus exagérer ce facteur socio-politique. Bien sûr, comme le précise Margaret Ezell, « les structures institutionnelles de l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle étaient patriarcales à la fois traditionnellement et juridiquement », et c'était le cas dans toute l'Europe, mais « l'autorité patriarcale dans le cadre domestique était contestée, disputée, et sapée par les hommes et les femmes », et de nombreuses femmes parvenaient à se glisser « à travers les mailles [institutionnelles] »<sup>5</sup>.

En effet, on oublie trop souvent que le cercle familial pouvait être propice à la formation à la lecture et à l'écriture des jeunes femmes, en particulier celles de condition moyenne. Ces compétences pouvaient y être enseignées, car de nombreuses familles considéraient que la lecture et l'écriture étaient importantes pour s'élever socialement. Cela est certainement vrai pour les femmes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et encore plus pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les femmes des familles d'artisans ou de commerçants acquièrent progressivement ce que Susan Wiseman a appelé une « alphabétisation épistolaire »<sup>6</sup>. Dans ces familles, garçons et filles étaient encouragés par leurs proches à écrire des lettres, des plus simples aux plus complexes, afin de rester en contact avec leurs parents après leur départ du foyer. Cela pouvait les amener à consulter des manuels de correspondance et, surtout, à s'intéresser à la lecture, des auteurs classiques, mais aussi de Shakespeare, dont les œuvres, dans ces cas-là, étaient exploitées et

copiées avidement par les femmes pour améliorer leurs compétences, mais aussi comme moyen d'ascension sociale<sup>7</sup>.

C'est donc à celles qui parvinrent justement à se glisser hors du filet que je souhaite m'intéresser, délaissant les études quantitatives contestables et contestées de David Cressy, pour me focaliser sur des études de cas concrètes, et qualitatives par définition.

## DES FEMMES QUI FONT ENTENDRE LEUR VOIX DANS LES PREMIÈRES ÉDITIONS DE SHAKESPEARE

Dans un premier in-folio des œuvres de Shakespeare, Elizabeth Brocket (autour de 1695-1712)<sup>8</sup>, apposa sa signature à trois dates différentes (1695, 1702, 1712) sur la page en face de l'ex-libris de son mari (sixième page de garde recto), affirmant ainsi constamment son droit et son intérêt pour le livre. La phrase « Elizabeth Brockett Her Book » est tracée en gros caractères plusieurs fois sur la même page<sup>9</sup>.

Encore plus révélateur de la détermination de Brocket à s'approprier le Folio en tant que lectrice est un poème de vingt-quatre vers - « To the ladies » [« Aux Dames »], écrit à l'origine par Lady Mary Chudleigh, et paru dans *Poems on Several Occasions* en 1703. La transcription par Elizabeth Brocket (qui diffère légèrement de la version imprimée) apparaît avant le paratexte de l'in-folio et occupe presque tout le verso de la quatrième page de garde.

Les vers transcrits commencent par « Épouse et servante sont mêmes, / Et ne diffèrent que par leur nom ». [« Wife and Servant are the same, / And only differ in the Name »]. Elles soulignent ensuite la difficulté pour une femme de s'exprimer : « Comme des muettes, elles doivent faire des signes / Et ne jamais prendre de liberté. / Mais toujours être gouvernées par un signe de tête ». [« Like Mutes alone she Signs must make / And never any Freedom take. / But still be govern'd by a Nod »]. Le poème se termine sur des vers qui donnent un ton sensiblement militant, voire polémique, aux préliminaires du volume :

Fuyez, ô fuyez, cet état misérable,

Et toute la haine du flatteur et flagorneur.

Estimez votre propre valeur et méprisez les hommes,

Vous devez être fières si vous voulez être avisées<sup>10</sup>.

Il est évident que le fait de « posséder » un premier in-folio en l'annotant de cette manière pouvait être pour une femme de l'époque, telle qu'Elizabeth Brocket, une déclaration d'indépendance intellectuelle et de liberté dans un volume acheté par un homme.

D'autres annotations étaient plus étroitement liées au texte de Shakespeare. Par exemple, sur une page de garde endommagée d'une édition de 1640 des *Poèmes* de Shakespeare, on peut distinguer les parties d'une ébauche de lettre d'amour, probablement inspirée par le volume de poésie amoureuse de Shakespeare. L'écriture caractéristique du XVIIIe siècle est probablement celle d'une lectrice, comme semble l'indiquer la signature « Le

livre d'Elizabeth Gyles » [« Elizabeth Gyles her Boock »] sur la même page. « Mon joyau le plus chéri » [« My Deereſt Iuell [jewel] »] semble être le destinataire et la lettre mentionne le désir « de s'écrire et de s'aimer encore plus sincèrement » [to « write and loue more true »]<sup>11</sup>.

La lecture n'est, bien entendu, jamais un processus uniforme, mais révèle souvent des traits idiosyncratiques, ainsi qu'une volonté des femmes de personnaliser Shakespeare à leur goût. Une lectrice du XVIII<sup>e</sup> siècle du nom de Mary Elmer est l'une de ces annotatrices qui s'est certainement plongée dans Shakespeare sans cacher ses vues personnelles et ses propres sentiments. Elle a ouvertement commenté deux passages d'*Antoine et Cléopâtre* dans un deuxième in-folio<sup>12</sup>. Cette lectrice du XVIII<sup>e</sup> siècle a laissé la note suivante après qu'Antoine a annoncé la mort de sa femme Fulvia à Enobarbus : « Voyez quelle joie il éprouve à la nouvelle de la mort de sa femme » [« See what joy tis to heare of his wifes death »] (sig. yy5v).

Un peu plus tard, elle semble déconcertée par la nature du lien amoureux entre Antoine et Cléopâtre. Elle écrit « Mary | Elmer | cet amour est étrange » [« Mary | Elmer | this loue is a strang[e] thing »] en face des vers énigmatiques de Cléopâtre dans l'in-folio : « Coupe mon lacet, Charmian, viens, / Mais non, laisse-moi ; en un instant, je me sens mal et bien ; / Ainsi aime Antoine »<sup>13</sup>.

Enfin, à l'instar des pratiques d'Elizabeth Brocket (décrites plus haut), les lectrices semblent rivaliser pour s'attribuer la propriété du livre, et pour leur droit d'inscrire leur nom aux côtés de celui de Shakespeare, notamment dans certaines éditions anciennes fortement annotées. C'est le cas dans un second in-folio des œuvres de Shakespeare (Folger Shakespeare Library Fo. 2 no. 32), dans lequel une série de lecteurs et de lectrices du dix-huitième siècle ont laissé des traces. La page 38 de *Coriolan* porte l'inscription « Ceci est l'écriture et le livre d'Anne Clarke, et que le Seigneur la protège » [« Anne Clarke her hand and book the lord of heaven upon her »] (dd1v). Dans un premier in-folio (Folger Shakespeare Library, Fo.1 no.54), une lectrice de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle du nom d'Olivea Cotton a signé son nom au-dessus de l'épithaphe de Leonard Digges consacrée à Shakespeare : « À la mémoire du défunt auteur, Monsieur W. Shakespeare » [“To the Memorie of the Deceased Author Maister W. Shakespeare”, sig. A6r]. Sans aller jusqu'à une appropriation plus poussée des œuvres de Shakespeare (comme celle d'Elizabeth Brocket), on peut constater que ces signatures féminines sont autant de marques d'une volonté affirmée de laisser une empreinte personnelle et revendicatrice dans l'espace d'un texte tellement investi par les lecteurs-annotateurs masculins.

## LES PERSONNAGES FÉMININS DE SHAKESPEARE VUS PAR LES ANNOTATEURS MASCULINS DE LA PREMIÈRE MODERNITÉ

Retournons un instant la perspective, en nous intéressant à un annotateur masculin de Shakespeare, et à sa réception des personnages féminins du théâtre shakespearien. Il y a quelque chose d'assez obsessionnel dans les marginalia du premier in-folio le plus annoté au monde, qui a appartenu à cet homme<sup>14</sup>. Alan B. Farmer souligne d'ailleurs le côté misogynne de ce commentateur anonyme, dont les inscriptions datent certainement de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Il est vrai que non seulement la misogynie de l'annotateur lui fait perdre l'intérêt et l'humour de pièces telles que *Les Joyeuses Commères de Windsor*, où il ne s'aperçoit pas que

les femmes sont en fait totalement innocentes dans cette comédie. Il ne voit pas non plus que ses préjugés l'amènent à produire toute une série d'annotations qui entraînent une série de déviations du texte. En effet, il « transforme les détails de l'intrigue en lieux communs sur la tromperie, l'infidélité et la malveillance des femmes, des épouses et des putains » [sic]<sup>15</sup>.

Malheureusement, et sans vouloir généraliser à outrance ni cautionner ces opinions, bien sûr, ces annotations reflètent un bon nombre de commentaires masculins faits, surtout à la fin du seizième siècle et durant la première moitié du dix-septième siècle au sujet des femmes dans divers florilèges ou carnets manuscrits. Typiquement, et à quelques exceptions près, de tels commentaires apparaissent souvent dans les écrits d'hommes appartenant aux élites, certains liés aux écoles juridiques de Londres (qui formaient les hommes aux professions de juristes ou d'avocats), à d'autres institutions à dominante masculine, comme les universités de Cambridge et d'Oxford, ou à des membres du clergé.

Ils proviennent d'une époque où les écrits féminins, qu'ils soient manuscrits ou imprimés, n'avaient pas encore pris de l'importance, et où les femmes n'étaient pas encore tout à fait présentes sur le marché du travail, comme elles le seront beaucoup plus au XVIIIe siècle, qui, à certains égards, pourrait être considéré comme un tournant pour celles-ci, notamment avec le début de la révolution industrielle (à partir de 1760). Malgré quelques voix dissonantes, les femmes maîtrisant la lecture et l'écriture furent alors plutôt considérées comme contribuant elles aussi à la richesse d'un pays, dont le discours officiel plaçait la Grande-Bretagne bien au-dessus des autres nations en termes de prospérité et de prestige<sup>16</sup>.

#### L'EXPRESSION DU GOÛT ET LE FAÇONNEMENT DE L'OPINION LITTÉRAIRE PAR LES FEMMES AU XVIIIÈ SIÈCLE.

Tournons-nous maintenant vers le domaine de l'échange social par le dialogue et la correspondance. Il ne peut être question ici de passer en revue les nombreuses lettres échangées par les lecteurs du XVIIIe siècle qui s'intéressaient à Shakespeare. Néanmoins, parce qu'elle était une mécène qui encouragea et influença les discussions sur l'œuvre de Shakespeare, par le biais de son célèbre cercle littéraire, de son salon, et de sa correspondance, nous nous concentrerons sur Elizabeth Montagu, née Robinson (1720-1800)<sup>17</sup>.

Montagu était également l'auteur de *An Essay on the Writings and Genius of Shakespear, Compared with the Greek and French Dramatic Poets. With Some Remarks upon the Misrepresentations of Mons. de Voltaire* (publié en 1769). En tant que lectrice de Shakespeare, ses lettres révèlent la fermeté avec laquelle elle entendait personnellement défendre Shakespeare contre l'un de ses critiques français les plus méprisants, à ses yeux, Voltaire, qu'elle considérait comme l'ambassadeur culturel des valeurs néoclassiques. Fidèle à la Couronne britannique et volontiers nationaliste, Montagu n'avait pas perçu que Voltaire était en réalité intimement « tiraillé entre son allégeance au goût classique et une attirance quasi-inavouable pour des excès novateurs », comme ceux de Shakespeare et d'autres dramaturges<sup>18</sup>.

Une lettre à sa sœur, Sarah Robinson Scott, datée du 18 novembre 1755, montre à quel point Montagu était en désaccord avec Voltaire au sujet de Shakespeare. Elle révèle également son intention de modifier les goûts littéraires de manière significative : « J'ai lu ce que le Français grivois appelle les farces monstrueuses de Shakespear ; je pourrais le brûler, lui et sa

tragédie. Imbécile ! Les règles ne peuvent pas plus faire un poète que les recettes un cuisinier. Il faut du goût, il faut de l'habileté »<sup>19</sup>.

Pourtant, changer les goûts était une tâche ardue, même pour une personne aussi influente qu'elle. En 1765, la préface de l'homme de lettres Samuel Johnson (1709-1784) à son édition des pièces de Shakespeare fut publiée et Elizabeth Montagu fit connaître ses divergences avec les interprétations de Johnson à la poétesse et écrivaine Elizabeth Carter, qui faisait partie de son cercle. Le 17 octobre 1765, elle se confia à Carter : « M. Johnson affirme que le génie de Shakespeare réside entièrement dans la comédie. Que *Les Joyeuses Commères de Windsor* et *Macbeth* lui donne complètement tort »<sup>20</sup>. Malgré cela, quelques jours plus tard, elle fit part à sa sœur de ses incertitudes, doutant qu'elle puisse trouver sa propre voix critique :

Je ne sais pas si, après M. Johnson, les gens désireront d'autres commentaires critiques sur Shakespeare. Je pensais qu'il ne devait écrire que des notes sur lui, et que celles-ci étaient simplement destinées à rectifier les erreurs des exemplaires, mais hélas sa Préface est si ingénieuse qu'elle me terrifie...<sup>21</sup>

Elle dut également faire face aux objections d'un autre ami, George Lyttelton, premier baron Lyttelton (1709-1773), éminent homme politique et, comme elle, mécène littéraire. Ce même mois d'octobre, Lyttelton déclara son admiration pour les œuvres de Shakespeare mais souligna également leurs défauts :

Ses écrits sont comme certaines rues de Londres, où quelques bâtiments sont beaux, mais tous de hauteurs différentes et d'une architecture discordante, alors qu'une bonne pièce française est construite sur un plan uniforme, et l'œil du critique est charmé par le résultat de l'ensemble.

Utilisant une autre image architecturale marquante, Lyttelton insista sur le fait que les pièces de Shakespeare sont comme « des tours élevées, qui nous inspirent à la fois crainte et vénération, mais qui sont rafistolées avec des murs de boue, et ornées de façon grotesque avec des figures gothiques grossières, sans symétrie, sans goût, sans élégance, sans jugement »<sup>22</sup>.

Ce sont des reproches assez conséquents, mais dans sa réponse, Elizabeth Montagu utilisa une image horticole et, bien que le style de Shakespeare ait été régulièrement qualifié de « naturel » dans le passé, Montagu change le paradigme critique pour insister sur le sol fertile sur lequel les œuvres du dramaturge ont poussé, parfois de façon sauvage : « Shakespeare est tombé sur une parcelle dont le sol était si extraordinairement fertile qu'il produisit les plus belles fleurs et les plus mauvaises herbes »<sup>23</sup>. Ce riche « sol » pouvait excuser les prétendus défauts de Shakespeare et, à terme, il était capable d'être le terreau d'idées plus nationalistes telles que la défense des territoires culturels et géographiques de l'Angleterre. Le mot « fierté » que Montagu utilise dans sa réponse à Lyttelton n'est pas entièrement dénuée de fierté nationale :

Par manque d'habileté dans le jardinage, il les laissa pousser et fleurir toutes ensemble. Ce jardin ne sera jamais un désert, parce qu'il est enrichi en son ensemble, de toute la fierté et de l'excellence de la nature, de ses productions les plus belles et les plus vigoureuses ; on ne peut jamais le contempler sans regret ni sans quelque indignation en raison de la négligence et des insuffisances de son propriétaire<sup>24</sup>.

Quelques années plus tard, la guerre d'indépendance américaine, lors de laquelle la France prit le parti des insurgés contre le royaume de Grande-Bretagne, souffla indirectement sur les braises du conflit culturel qui s'était cristallisé autour de Shakespeare et opposait le goût britannique au goût français. À cette époque, Shakespeare avait gagné du terrain en France. En effet, en 1776, la première traduction complète en français des œuvres de Shakespeare par Pierre Le Tourneur (1737-1788) commença à être publiée<sup>25</sup>. Pour contrer ce qu'il percevait comme une attaque contre la culture et les valeurs françaises, Voltaire (qui finit aussi par prendre le parti des insurgés américains) demanda à son ami Jean Le Rond d'Alembert, qui était secrétaire de l'Académie française, de lire une lettre de protestation. La lettre, dans laquelle Voltaire souligne les lacunes de Shakespeare, fut lue le 25 août 1776 à l'Académie en présence de l'ambassadeur britannique et d'Elizabeth Montagu.

Tous les académiciens n'approuvèrent pas l'initiative de Voltaire. Début septembre, Montagu décrit l'incident avec une ironie mordante dans une lettre adressée à un membre important de son cercle, Elizabeth Vesey :

Si Homer lui-même avait été là, il n'aurait certainement pas eu une seule branche de laurier. Le vieux Shakespear et lui doivent se contenter des Guirlandes immortelles avec lesquelles la grande Nature les couronne ; ce sont des arbres perpétuels, rassemblés dans son champ commun Universel, où le génie s'étend sans entrave ; non pas triés et cueillis dans de beaux parterres ou des Serres, où les Régions et les Saisons sont confondues et mélangées<sup>26</sup>.

Ces quelques lignes sont frappantes, car, au-delà du nationalisme qui les anime tacitement, elles montrent à quel point la réputation de Shakespeare a changé depuis la Restauration. Le « vieux Shakespeare » était désormais considéré comme un auteur classique et sa pertinence était garantie dans le présent, comme d'autres « arbres perpétuels », ou figures consacrées, qui s'adressaient à la communauté universelle des lecteurs, ce « champ commun universel ». La lettre de Montagu décrit ce changement de paradigme de façon magnifique et en des termes non équivoques. Elle a ainsi contribué à faire évoluer le goût littéraire, comme beaucoup de femmes de son temps.

## CONCLUSION

Dans ce chapitre, qui n'offre qu'un bref aperçu de la question, j'ai essayé de montrer que les femmes étaient beaucoup plus nombreuses à savoir lire et écrire au début de la période moderne, malgré les chiffres traditionnels et trompeurs sur l'alphabétisation des femmes. En outre, j'ai souligné que les femmes n'annotaient pas servilement les premières éditions de Shakespeare, qu'elles n'imitaient pas nécessairement les hommes, et ne suivaient pas les tendances littéraires à la mode. Plus important encore, elles étaient nombreuses à faire entendre leur voix. Il est désormais évident que les femmes ont façonné la réputation de Shakespeare, et contribué à son appréciation. Mais dans quelle mesure ont-elles influencé l'opinion ? Cela difficile à établir, mais pas impossible, surtout si l'on se concentre davantage sur les cercles d'écriture féminins dans lesquels Shakespeare faisait l'objet de nombreux échanges épistolaires<sup>27</sup>.

Cependant, on peut se demander où se trouve l'immense corpus de lettres produites par les femmes lettrées de la classe moyenne ? En effet, comme nous le rappelle utilement James Daybell, « les lettres représentent le type le plus courant d'écrits féminins du début de l'époque moderne »<sup>28</sup>. Il est certain que certaines de ces femmes de la classe moyenne ont dû, pour le moins, mentionner Shakespeare, surtout dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, lorsque celles-ci étaient en pleine ascension sociale. Pourtant, aucune de leurs lettres n'a fait l'objet d'une étude approfondie<sup>29</sup>. Il s'agit là, sans aucun doute, d'une « nouvelle frontière » qui s'ouvre et devrait déboucher sur une appréciation plus complète, plus juste, et aussi plus démocratique, de l'ensemble du débat littéraire féminin autour de Shakespeare. Toutefois, il s'agit là d'un sujet digne d'autres recherches et publications, car ces considérations dépassent, bien sûr, de loin le cadre de ce chapitre.

#### NOTES

- 1 « From the most able, to him that can but spell: There you are number'd », Shakespeare 1623, sig. A3r.
- 2 Cressy 1980, p. 171-172.
- 3 « a world in which command of writing was disproportionately in the hands of males from the middling and upper classes ». Houston 2002, p. 141.
- 4 « for scholars to use the paucity of women's writing in print to underestimate female literacy »; « the writings of early modern women [...] are much more widely recorded in manuscripts than in printed books ». Burlinson 2016, p. 10.
- 5 « the institutional structures of seventeenth-century England were patriarchal by tradition and law »; « domestic patriarchal authority was challenged, argued, and undermined by both men and women ». Ezell 2009 [1987], p. 161; 163.
- 6 « 'epistolary literacy' ». Whyman, 2009, p. 9; 76 et passim.
- 7 Ibid, p. 97; 99.
- 8 Shakespeare 1623, Folger Shakespeare Library, Fo. 1 no. 23.
- 9 Pour d'autres exemples de lectrices du XVIIIe siècle s'appropriant leurs éditions shakespeariennes, souvent au sein du cercle familial, voir Sae 2017, p. 5-6.
- 10 « Shun, O shun, that wretched State, / And all the fawning Flatterer's Hate. / Value you selves [sic] and Men dispise, / You must be proud if you'd be wise ».
- 11 Shakespeare, 1640, Folger Shakespeare Library, STC 22344 Copy 10.
- 12 Shakespeare 1632, Folger Shakespeare Library, Fo.2 no.57, sig. yy5v.
- 13 « Cut my Lace, Charmian come, / But let it be, I am quickly ill, and well, / So Anthony loves ». Shakespeare 1632, Folger Shakespeare Library, Fo.2 no.57, sig. yy6r.
- 14 Ce premier in-folio (MR774) est actuellement conservé par la Meisei Library, Tokyo, Japon. Un facsimilé numérique est disponible en ligne à l'adresse suivante :



<http://shakes.meisei-u.ac.jp/search.html> (consulté le 1er mai 2021).

<sup>15</sup> Farmer 2015, p. 9.

<sup>16</sup> En ce sens, l'argument avancé par Jacqueline Eales selon lequel « les critères de classe sociale font que l'histoire des femmes ne doit absolument pas être analysée isolément, mais en relation avec l'histoire des hommes » semble juste [“considerations of class make it imperative that the history of women is not analyzed in isolation, but in relation to the history of men”]. Eales 1998, p. 106.

<sup>17</sup> Elizabeth Montagu, née Robinson (dont le père était magistrat à Cambridge) était issue d'un milieu aisé. Elle épousa Edward Montagu, un parlementaire, en 1742. Le couple s'installa à Londres dans le quartier de Mayfair dans une maison où elle tint assez rapidement un célèbre salon littéraire et philosophique. Schnorrenberg, en ligne.

<sup>18</sup> Willems 2008, p. 235.

<sup>19</sup> « I read what the saucy Frenchman calls les farces monstreuses of Shakespear, I could burn him and his tragedy. Foolish coxcomb! rules can no more make a poet, than receipts a cook. There must be taste, there must be skill ». Montagu 1825, vol. 3, p. 48.

<sup>20</sup> « Mr Johnson asserts that Shakespears genius lay wholly to Comedy. Let ye Merry Wives of Windsor & Mackbeth [sic] scold that out ». Montagu, 1765, p. 3.

<sup>21</sup> « I don't know whether after Mr Johnson people will desire any more criticisms on Shakespear. I understand he was only to write notes upon him, & these merely to rectify ye errors of the copies, but alas his Preface is so ingenious it terrifys me ». Montagu 1765, p. 5.

<sup>22</sup> « some high Towers, that strike one with awe and veneration, but patchd up with mud Walls, and preposterously adorn'd with rude Gothic Figures, without symmetry, without Taste, without Elegance, without Judgement ». Lyttelton 1765, p. 5-6.

<sup>23</sup> « Shakespears lot fell into so luxurious a soil it produced the finest flowers & the rankest weeds ». Montagu 1765, p. 4.

<sup>24</sup> « From want of skill in gardening he suffer'd them all to grow & flourish together. This garden will never be deserted, because it is enrich'd with all the pride & excellence of nature, her most beautifull & most vigorous productions, at the same time, it can never be seen without regret & indignation at the neglect & ignorance of the Owner ». Ibid., p. 4-5.

<sup>25</sup> Sa traduction fut publiée en 20 volumes de 1776 à 1783.

<sup>26</sup> Montagu 1776, p. 3-4.

<sup>27</sup> C'est également l'objectif de plusieurs projets en ligne, qui portent, malheureusement, sur les femmes célèbres et aristocratiques uniquement: « Orlando : Women's Writing in the British Isles from the Beginnings to the Present », <http://orlando.cambridge.org/> (consulté le 19 juillet 2022); « Perdita : Frames-Based Version », <https://web.warwick.ac.uk/english/perdita/html/> (consulté le 19 juillet 2022); « Perdita Manuscripts, 1500-1700 », <https://www.amdigital.co.uk/primary-sources/perdita-manuscripts-1500-1700> (consulté le 19 juillet 2022) ; « Women's Early Modern Letters Online [WEMLO] », <http://emlo.bodleian.ox.ac.uk/> (consulté le 19 juillet 2022) ; « Women Writers Online » project, <https://wwo.northeastern.edu/wwo/> (consulté le 19 juillet 2022).

<sup>28</sup> « letters represent the most common extant type of early modern women's writing ». Daybell, 2009, p. 190.

- <sup>29</sup> Les seuls ouvrages, peu nombreux et assez incomplets, qui s'intéressent aux femmes non issues de l'aristocratie sont les suivants : Ezell 2009 [1987] ; Ezell 2008 ; Daybell 2006, p. 175-199 ; Whyman 2009.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BURLINSON Christopher, « Manuscript and Print, 1500-1700 », dans *Oxford Handbooks Online*, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 1-21.
- CRESSY David, *Literacy and the Social Order: Reading and Writing in Tudor and Stuart England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.
- DAYBELL James, « Letters », dans KNOPPERS Laura Lunger (éd.), *The Cambridge Companion to Early Modern Women's Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 181-193.
- DAYBELL James, *Women Letter-Writers in Tudor England*, Oxford, Oxford University Press, 2006.
- EALLES Jacqueline, *Women in Early Modern England, 1500-1700*, London, University College London Press, 1998.
- EZELL Margaret J. M., « The Laughing Tortoise : Speculations on Manuscript Sources and Women's Book History », *English Literary Renaissance*, vol. 38, no. 2, 2008, p. 331-55.
- EZELL Margaret J. M., *The Patriarch's Wife: Literary Evidence and the History of the Family*. Nouvelle éd. Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 2009 [1987].
- FARMER Alan B., « 'Whoores subtile shifts' : Commonplacing Women in the Meisei Copy of the Shakespeare First Folio », article non publié présenté au congrès de la Shakespeare Association of America, Vancouver, 2015 (13 p.).
- HOUSTON R.A., *Literacy in Early Modern Europe: Culture and Education 1500-1800*, London and New York, Routledge, 2002, édition ebook.
- LYTTELTON George, lettre de George Lyttelton à Elizabeth (Robinson) Montagu, 13 octobre 1765, Huntington Library, MO 1336, Box 56.
- MONTAGU Elizabeth, Lettre d'Elizabeth Montagu à Elizabeth Carter, 17 octobre 1765, Huntington Library, MO 3157.
- MONTAGU Elizabeth, lettre d'Elizabeth Montagu à George Lyttelton, 20 octobre 1765, Huntington Library, MO 1444, box 56.
- MONTAGU Elizabeth, lettre d'Elizabeth Montagu à Sarah Robinson Scott, 26 et 27 octobre 1765, Huntington Library, Mo 5830.
- MONTAGU Elizabeth, lettre d'Elizabeth Montagu à Elizabeth Vesey, 7 septembre 1776, Huntington Library, Mo 6486, Box 83.
- MONTAGU Matthew (éd.), *The Letters of Mrs. Elizabeth Montagu : With Some of the Letters of Her Correspondents*, 3 vols, Boston, Wells and Lilly, 1825.
- SAE Kitamura, « A Shakespeare of one's own : female users of playbooks from the seventeenth

to the mid-eighteenth century », *Palgrave Communications* 3 (2017), p. 1-9.

SCHNORRENBERG Barbara Brandon, « Montagu [née Robinson], Elizabeth (1718-1800) », *Oxford Dictionary of National Biography*, édition en ligne consultée le 13 décembre 2021.

SHAKESPEARE William, *Poems: vwritten by Wil. Shake-speare. Gent*, Printed at London by Tho. Cotes, and are to be sold by John Benson, dwelling in St. Dunstans Church-yard, 1640.

SHAKESPEARE William, *Mr. VWilliam Shakespeares comedies, histories, & tragedies. Published according to the true originall copies*, London, printed by Isaac Iaggard, and Ed. Blount [at the charges of W. Iaggard, Ed. Blount, I. Smithweeke, and W. Aspley], 1623.

SHAKESPEARE William, *Mr. VWilliam Shakespeares comedies, histories, and tragedies. Published according to the true originall copies*, London, Printed by Tho. Cotes, for Richard Hawkins [, John Smethwick, Robert Allot, William Aspley, and Richard Meighen], and are to be sold at his shop in Chancery Lane, neere Serjeants Inne, 1632.

SHAKESPEARE William, *Mr. William Shakespear's comedies, histories, and tragedies. Published according to the true original copies. The third impression. And unto this impression is added seven playes, never before printed in folio. viz. Pericles Prince of Tyre. The London prodigall. The history of Thomas Ld. Cromwell. Sir John Oldcastle Lord Cobham. The Puritan widow. A York-shire tragedy. The tragedy of Locrine*, London, printed [by Roger Daniel, Alice Warren, and another] for P[hilip]. C[hetwind], 1664.

SHAKESPEARE William, *Mr William Shakespear's comedies, histories, and tragedies. Published according to the true original copies. Unto which is added, seven plays, never before printed in folio: viz. Pericles Prince of Tyre. The London prodigal. The history of Thomas Lord Cromwel. Sir John Oldcastle Lord Cobham. The Puritan widow. A Yorkshire tragedy. The tragedy of Locrine*, London, printed for H. Herringman, and are to be sold by Joseph Knight and Francis Saunders, at the Anchor in the Lower Walk of the New Exchange, 1685.

WILLEMS Michèle, « L'excès face au bon goût : la réception de Gilles-Shakespeare de Voltaire à Hugo », dans DÉPRATS Jean-Michel (éd.), *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 25 | 2007, p. 225-238, mis en ligne le 10 février 2008, consulté le 14 décembre 2021 : <http://journals.openedition.org/shakespeare/1032>

WHYMAN Susan E., *The pen and the people: English letter writers 1660-1800*, Oxford and New York, Oxford University Press, 2009.